

Chère Anne,

- 36 - J'ai rencontré l'œuvre de Claude Vigée en le rencontrant en personne, en novembre 2007, quand il est venu lire des poèmes en compagnie d'Yvon Le Men. Je lui ai offert mon livre qui venait de sortir : *La plume du silence / Toi et moi... et Alzheimer* (Les Presses de la Renaissance). Oui, que devient l'amour entre un homme et une femme avec l'irruption d'Alzheimer? Que devient la relation Je-Tu quand l'aimée peu à peu, entre dans le silence ?

En réponse, Claude m'a écrit : « Votre livre est admirable, et votre lettre qui en éclaire les intentions plus secrètes, m'ont profondément touché. Vous en trouverez aisément la raison en vous murmurant le poème inédit que je vous envoie au verso. Merci, et *vivez, malgré tout, drotzdem, drotzdem* ! (souligné par Claude). Votre nouvel (et très vieux) ami. »

Il me semble que les mots ci-dessus soulignés disent quelque chose d'essentiel de l'œuvre de Claude Vigée. En effet, « Vigée » ne signifie-t-il pas « j'ai vie » ? L'attachement à la vie est quelque chose d'essentiel dans l'œuvre – et dans la vie – de Claude Vigée. Dans ce « vivez *malgré tout, malgré tout* » affleurent les racines juives de Claude, et cela me rappelle, Anne, ce que vous m'avez écrit il y a quelque temps : « Face à la fatalité nous exerçons notre parole réparatrice, sachant bien que... » Quant au « *drotzdem, drotzdem* », ils disent l'origine alsacienne de Claude, qui a aussi écrit des poèmes en alsacien.

Voici le poème inédit de Claude Vigée, publié entre temps dans *Mon heure sur la terre* (p. 794) :

Tu m'apparais parfois...

Chaque soir c'est ainsi : l'amour parle en silence

Quand je reviens, au fil de mes pensées obscures,
vers le bonheur perdu de nos jeunes années,
tu m'apparais parfois dans la clarté de l'âme
belle et secrète comme la nuit d'hiver
ou blonde, claire et nue telle une aube d'été,
avec ton grand sourire et ton regard d'enfant
toujours un peu pensive, hantée par l'avenir,
tantôt folle de vivre, et soudain presque triste.
Où es-tu maintenant? Pourquoi ne puis-je au point du jour
caresser doucement, d'une main plus légère,
tes hanches, tes seins ronds qui dansaient dans mes bras
quand je serrais ton corps arqué contre le mien?
Chaque soir dans le lit ne m'attend plus personne.
Pour la dernière étreinte ils ont beau t'y chercher
mes doigts désenchantés se ferment sur le vide.
L'amour pleure tout seul et nous berce en silence.

30 octobre 2007, au soir.

Durant tant d'années ce fut ainsi chaque jour:
Mon aimée, ayant perdu son langage,
son visage, devenu parole,
m'a parlé en silence.
Puis, « son pouls a cessé de battre ».
Prononçant un dernier Ô muet,
elle est entrée bouche bée dans l'éternité.
Où est Jean ? m'as-tu si souvent demandé.
Où est Janine ? me dis-je à présent.
Où es-tu maintenant ?
Claude disant Evy
me dit Janine.
Me « murmurant » son poème, il me berce en silence.

Merci Claude pour vos poèmes. Je serais incapable d'en parler à la manière d'un critique littéraire. Je sais seulement dire combien vos poèmes me parlent et comment « Vigée » me donne vie. Merci pour votre amitié.

Vivez malgré tout, *drotzdemm, drotzdemm jusqu'à la fin.*
Que *chaque soir l'amour vous berce en silence.*

Il y a encore quelque chose qui me rapproche de Claude, c'est ce que vous m'avez écrit en août 2011 au sujet de mon article dans le numéro 3 de *Peut-être*, sur le puits, à savoir : « ... le lien que j'établis entre les choses concrètes, matérielles, et les données de notre vie émotive et spirituelle qui donne à mon essai une tonalité profonde, qui peu à peu émeut, car les mots creusent en nous jusqu'à révéler ce qui importe. » Vous avez comparé cela avec ce que dit Claude dans son commentaire sur « Nasso » (*Nombres* 4, 21-31) : « Ces versets sont écrits dans un hébreu archaïque. Les choses les plus simples y sont énumérées dans la perspective d'une intégration. Ce qui est au-dessus de toute forme s'allie avec le langage et la forme. La matière du monde matériel s'imprègne de l'infini » (*Peut-être*, n° 3, 2012, p. 35).

Je songe aussi à ces vers de « Soufflenheim », dans *Pâque de la parole* (1983) que vous citez dans l'éditorial dans le dernier numéro, le 5, de *Peut-être* :

Ceux qui sont nés dans la boue adamique du Ried
sont voués pour toujours au travail double
du potier et du poète :
pétrir la pâte terrestre, modeler la glaise informe...

Vous citez aussi ces lignes de Claude : « J'ai cherché des poètes. J'ai trouvé des potiers. Nul métier ne fait mieux penser à Dieu, à ce Dieu qui forma l'homme du limon de la terre. » Le métier auquel je me réfère viscéralement, ce n'est pas celui du potier, mais celui de mon père : tonnelier. Je décris succinctement le métier de mon père et ce qu'il évoque profondément, c'est-à-dire sensiblement et poétiquement, pour moi, dans mon livre *La plume du silence*, pp. 286-287 : « Aimer et supporter Janine, c'est accepter de passer, tel le tonneau, par un baptême d'eau et de feu, c'est-à-dire de me laisser former par la main de Dieu. Le bois n'a pas le choix. Qu'il plie ou qu'il casse, il n'en sait rien. J'ai ce choix de me laisser travailler par la main de Dieu à travers Janine, mais sans craquer. »

Si j'étais poète, j'ajusterais et assemblerais les mots du poème comme le tonnelier ajuste et assemble les douves du tonneau. L'assemblage parfait des douves ne suffit pas. Elles doivent passer par un bain d'eau bouillante qui les ramollit et leur permet de recevoir la belle forme ronde. Un feu de copeaux de bois allumé dans le ventre du tonneau fraîchement formé, le sèche et fixe sa forme. Comme le tonnelier, le potier a aussi besoin d'eau et de feu pour, à partir du limon, faire un... « poème ». Les mots ne suffisent pas pour faire un poème, encore faut-il l'eau et le feu du souffle.

Jean Witt





Colombages.
Photographie d'Alfred Dott.